

Yves Gambier  
Université de Turku, Finlande  
yves.gambier@utu.fi

*Synergies Pologne* n° 10 - 2013 pp. 41-52

**Résumé :** Aux prises avec des discours plus ou moins canoniques issus d'une société différente de la sienne et plus ou moins éloignée dans le temps et l'espace, le traducteur n'est pas uniquement un prospecteur des différences. Il est aussi celui qui change les perspectives de sa propre communauté. Après avoir défini trois sens de *résonance*, on donne des aperçus sur la traduction comme contact de langues, comme diffusion des idées philosophiques et des connaissances scientifiques, comme échange littéraire. Ce qui permet finalement de problématiser l'histoire en traduction et de mettre l'accent sur une double résonance : ce que dit l'histoire des traductions et des traducteurs, ce que les traductions et les traducteurs disent sur l'histoire.

**Mots-clés :** contact de langues, diffusion des idées, histoire en traduction, résonance, traduction littéraire, traduction scientifique,

**Abstract :** Translators cope with foreign discourse, more or less canonical and distant in time and space. But they are not only explorers, they also change their own society. After three definitions of *resonance* (resonating), we are dealing with translation as language contact, as dissemination of knowledge, and as literary exchanges. Then we problematize history in translation and emphasize a two-way *resonance*: what history tells about translations and translators and what translations and translators tell about history.

**Key words:** dissemination of knowledge, history in translation, language contact, literary translation, resonance, scientific translation.

Le mot *résonance* peut fasciner par la multiplicité de ses sens en physique, en acoustique, en musique, en littérature - quand des œuvres entrent en résonance avec l'imaginaire et le symbolisme (cf. Bachelard, 1942) ou avec des luttes anticoloniales, pour les droits de l'homme, contre la torture. La traduction, elle aussi, entre en résonance avec nombre de phénomènes, d'événements, évitant ainsi le piège des explications déterministes ; elle résonne aussi sur les cultures, effet boomerang poussant à réévaluer les textes de départ et les textes d'arrivée : par exemple, les traductions par Baudelaire des poèmes et des histoires extraordinaires et grotesques d'E. Poe ont eu écho dans la littérature nord-américaine et dans la propre pratique d'écriture du poète français. Le parcours qui suit explore différentes *résonances* possibles de la traduction.

## 1. Résonance : Ivresse des sens

On peut considérer au moins trois directions pour les résonances en traduction.

D'abord de la traduction comme représentation de représentation (Hermans, 2007). Tout texte littéraire peut être perçu dans sa propre autonomie, comme l'ont souligné les approches structurales et textuelles des années 1970-1980. Ce qui n'exclut pas un lien avec le réel, lien dont la nature définit différents genres et écoles, par exemple le roman naturaliste, l'écrit surréaliste. La traduction reformule, rapporte le texte de départ : elle en est comme sa méta-représentation et comme telle, elle contribue aussi à la construction du réel. « Reflet, réfraction, transformation » pour reprendre un titre édité par P. St Pierre et Kar (2007), elle établit divers degrés et types de relations entre les textes.

Ensuite, on peut assimiler la résonance à la filiation, à l'influence - vieille obsession en histoire littéraire : Poe marquant Baudelaire marquant W. Benjamin, selon une chaîne intergénérationnelle, intertextuelle, internationale...qui bouscule certains canons et perspectives littéraires. Even-Zohar (1990) a élaboré, avec son poly-système, ou système de systèmes dont celui littéraire, un jeu de résonances entre centre et périphérie, entre œuvre de prestige et œuvre non canonique, entre répertoire conservateur (prévisible) et répertoire innovateur - sans oublier le rôle d'institutions littéraires (prix littéraires, critiques, manuels, foires du livre, associations, etc.) dans le système littéraire dynamique qui présente toujours du jeu, au contraire de ce que pourraient laisser entendre ces catégories binaires.

Enfin, troisième orientation, celle de la réception qui dérange. Le traducteur, en important des textes, change certaines perspectives de sa propre communauté : il met en circulation ses propres repères. La traduction est un métier souvent anonyme, obscur, nié qu'on paye de sa sueur, de sa patience, de ses heures de travail, parfois de sa vie - de Dolet au 16<sup>ème</sup> s. aux traducteurs japonais et norvégien de Salmon Rushdie, à la fin des années 1990 -, des interprètes en situation de conflit aux Philippines, en Somalie aux *fixeurs* en Irak, en Afghanistan. Si la mission est souvent inconfortable, la fonction est dans certains cas sacrificielle.

Dans cet é-change, le traducteur féconde les valeurs de sa propre société grâce aux textes, aux auteurs qu'il fait connaître, tout autant que par son activité même d'interprète, de médiateur. Aujourd'hui, l'accent est mis sur l'interventionnisme, la présence, la voix du traducteur dans ses actes mêmes - qu'on ne saurait confondre avec l'engagement, voire l'activisme.

La traduction n'est pas conversion au même, appropriation pure et simple. Elle demeure doublement liée à la violence symbolique et métaphorique de par son opération (on n'entre pas dans la pensée de l'autre comme dans un moulin mais par connivence, sinon par complicité) et de par sa dimension historique (aux traductions possibles, les institutions en sélectionnent une, à tel moment donné - quitte à retraduire ultérieurement). D'où l'interdiction de traduire à certaines périodes dans quelques sociétés. Dans le traduire, il y a interprétation, filtrage, résistance, prospective - depuis le choix du commanditaire (éditeur, entreprise,

administration, université, etc.) jusqu'au réviseur qui ouvre jusqu'à un certain point à ce qui peut troubler sa langue, ses idées, ses valeurs, son idéologie, sa position, son rôle, en acceptant par exemple un emprunt, une conception « étrangère », etc.

## 2. De la traduction comme contact de langues

Un tel contact tend à être occulté, oublié aujourd'hui quand l'accent est mis sur le texte, le contexte, ou à être perçu comme négatif, la langue de départ « contaminant » celle d'arrivée, par interférences, calques et autres barbarismes.

D'évidence pourtant, la traduction résonne sur l'évolution des langues, en réactivant des mots anciens, en attribuant de nouveaux sens ou connotations à des mots déjà diffusés, en créant des néologismes. Ainsi, Pierre Bersuire fait précéder sa traduction des *Décades* de Tite-Live (en 1355-1356) d'un lexique de 70 mots nouveaux, comme augure, auspices, cirque, Sénat, triomphe, etc. ; ainsi, Nicolas Oresme introduit plus de 450 mots nouveaux, toujours présents dans le français contemporain, par exemple aristocratie, communication, démagogue, législation, politique, langue maternelle, etc.<sup>1</sup>

Aucune langue n'échappe à cette fécondation - que ce soit l'anglais, l'allemand, le suédois, le finnois, l'hébreu, etc., et quelles que soient les époques. Aujourd'hui, les terminologies officielles exploitent plus systématiquement certaines stratégies de création, sans pour autant qu'on puisse affirmer que leur impact soit plus fort que les créations du passé. Un paradoxe demeure chez de jeunes traducteurs : s'ils n'hésitent pas à bousculer leur langue dans leurs SMS et chats, quand ils traduisent, ils favorisent le conservatisme linguistique devant les mots nouveaux de la langue source

La seconde manifestation des contacts de langue via les traductions et les traducteurs est l'invention d'alphabets (Delisle & Woodsworth (eds), 2007 : 1-17). De Wulfilaf (fin du 13<sup>ème</sup> s.), transcrivant le gotique, à James Evans (19<sup>ème</sup> s.), créant l'alphabet syllabique du cri, de Mesrop Machtots (fin du 4<sup>ème</sup> s.), élaborant l'alphabet arménien, aux frères Cyrille et Méthode (9<sup>ème</sup> s.), lançant les bases de l'alphabet cyrillique d'où vont émerger les alphabets russe, ukrainien, bulgare, serbe, l'histoire a lié très tôt traduction, alphabet et écriture, jusqu'à cette cristallisation offerte par la pierre de Rosette, découverte en 1799 et décryptée en 1892, avec ses deux langues et ses trois écritures. Cet engendrement complexe, non sans persécutions et querelles, a à son tour suscité des prises de conscience collective de groupes ethnolinguistiques qui ont favorisé à leur tour propagation religieuse et littéraire.

Enfin, troisième effet du contact des langues qu'on se plaira à mentionner, les traducteurs (surtout entre le 8<sup>ème</sup> et les 16<sup>ème</sup> s.) ont été souvent catalyseurs de langue, souvent ignorés dans l'histoire des langues (Delisle & Woodsworth (eds), 2007 : 21-63). Pour le français, qu'on pense au Concile de Tours (813) qui autorise le clergé à traduire ses homélies en langue vulgaire, aux Serments de Strasbourg (842) et au Traité de Verdun (843) qui mettent en scène le partage

de l'Empire carolingien en trois langues (roman, tudesque et latin) : les langues *vulgaires* ne deviennent légitimes que comme partenaires d'une autre, sous l'autorité du latin. On peut renvoyer ici au concept de co-linguisme de R. Balibar (1993) qui souligne ainsi l'esprit créateur de la traduction mutuelle (voir aussi *Langage et Société*, 1998). Cette histoire traductionnelle du français ne s'arrête pas là : elle est un long processus de maturation toujours sous influence des traducteurs - qu'on pense aux effets de la traduction des fabliaux au 10<sup>ème</sup> s., au rôle de Jean Le Bon et de son fils Charles V au 14<sup>ème</sup> s. quand la traduction stimule ce qu'on n'appelait pas encore la linguistique différentielle, à l'effervescence du 16<sup>ème</sup> s. sous l'influence du pouvoir royal (François Ier), des poètes de la Pléiade (par exemple Du Bellay) quand les traducteurs sont souvent aussi auteurs, lexicographes, correcteurs d'épreuves, imprimeurs, libraires. Cette longue et intense activité de traduction résonne sur la langue, même plus tard (17-19<sup>ème</sup> s.) lorsqu'il y a oscillation entre innovation et codification, épuration : la traduction demeure un facteur fort de l'évolution de la langue. Autres cas : le finnois - depuis Agricola (dans les années 1550) qui en fixe l'écrit en traduisant des Psaumes, l'Ancien et le Nouveau Testaments jusqu'aux traducteurs du 19<sup>ème</sup> s. aussi journalistes, pasteurs, scientifiques ou écrivains, qui débattent de novations lexicales, grammaticales à partir du latin, du suédois, de l'allemand...ou en rapport avec ces langues.

### 3. Les traducteurs comme diffuseurs de connaissances

On considérera ici à la fois l'histoire des idées (philosophiques et autres) et les sciences dont l'histoire sans traduction est une imposture.

Premier exemple : en juillet 2011, un livre en suédois (Nygård, 2011) a souligné combien la réception de Bergson en Finlande était paradoxale : depuis 1907 à aujourd'hui, l'œuvre ne cesse d'être relue, réinterprétée, commentée mais elle n'a jamais été retraduite, comme si la terminologie, la nature des débats de l'époque de Bergson étaient inchangés.

Second exemple : *Le petit voyage dans l'âme allemande* (Predazzi & Vannucini, 2007), traduit en français, traite de mots allemands supposés intraduisibles en italien ou rendus par une périphrase, comme *frauenquoten* : femme de quotas, ou poste/mandat obtenu grâce aux places réservées aux femmes. Comment alors traduire en français ce qui est donné comme intraduisible entre l'allemand et l'italien ? Obtient-on la même étrangeté dans cette histoire d'une identité confondue avec celle de certains mots ?

Troisième exemple : celui du *Vocabulaire européen des philosophies* (2004). Il s'agit de 400 concepts dits aussi intraduisibles mais indéfiniment retraduits (retraduits car intraduisibles ?), comme par exemple *agency*, *non sense* (en anglais), *saudade* (en portugais), *charia* (en arabe), *pravda* (en russe), etc. En fait, tout concept prend place dans un réseau, est en résonance avec d'autres (en diachronie et en synchronie) et c'est dans cet entremêlement, ce (mé) tissage qu'il fait sens. On a tendance à l'oublier, aussi en traductologie où on a emprunté *stratégie* mais pas *tactique* (Gambier, 2010). Cette amnésie sort renforcée aujourd'hui avec le recours à une lingua franca, comme si

*culture, liberal...* relevaient d'un universel logique, identique pour tous et en tout lieu. A cette illusion universalisante correspond celle d'un « nationalisme ontologique », comme si par exemple l'allemand était « la » langue de la philosophie. En fait, chaque langue ouvre plusieurs perspectives sur une même chose. La cartographie des différentes philosophies est inmanquablement basée sur le travail et les savoirs des traducteurs qui permettent le nomadisme des concepts, comme déjà en 1969 l'avait rappelé Benveniste dépassant l'apriori supposé de l'univocité des concepts, de l'universalité des schèmes linguistiques et culturels.

Et que dire des mots biaisés du politique, des relations internationales dans le discours des médias, pour dire par exemple l'*Occupation* israélienne en Palestine, pour dénommer *juifs ultranationalistes* mais *musulmans fondamentalistes* des individus qui réclament leur terre ? Ou encore pour dénommer *extrémiste, terroriste* (ici) celui qui est *faucon, résistant* (là-bas) ?

Donnons maintenant l'exemple d'un traducteur qui a fait entrer en résonance deux sphères philosophiques : Pierre Coste (1668-1747), huguenot en Angleterre où il a introduit Montaigne, La Bruyère, La Fontaine, traduit Locke en français, influençant ainsi indirectement Rousseau, mais aussi Pierre Bayle, l'abbé du Bos, Leibniz, etc. Ce n'est pas le lieu de retracer ces échos, ces résonances : il suffit de rappeler que les histoires de la philosophie sont silencieuses sur le rôle de tels passeurs. Coste n'a pas seulement d'ailleurs traduit : il a défendu aussi des positions politiques, morales, sociales des deux côtés de la Manche ; il a mené une correspondance assidue avec nombre d'érudits, où il a fait des commentaires, des mises au point sur sa compréhension de Locke dont l'autorité, finalement reconnue entre autres par Montesquieu et Diderot, n'aurait pas franchi la mer sans traduction. Coste a également traduit Newton (1720), non sans effet sur Fontenelle, Buffon, Maupertuis. On peut affirmer qu'il a favorisé le contact des idées, selon un double écho - de l'Angleterre vers l'Europe des Lumières et de la France vers l'Angleterre - grâce à ses traductions en français, ses éditions en français rendues en anglais, ses interprétations dans ses lettres et ses préfaces. Tombé dans l'oubli, un tel traducteur a participé à l'émergence d'une conscience européenne (Voir aussi Stockhorst, 2010), perpétuant pourtant malgré lui la figure du traducteur curieux et effacé, intègre et modeste, studieux et invisible.

Qu'en est-il pour les sciences dont l'histoire est aussi amnésique des traducteurs ? Il existe encore très peu d'études systématiques sur la circulation des travaux scientifiques, du 8<sup>ème</sup> au 20<sup>ème</sup> s., par l'entremise de traductions et du développement de certaines techniques, comme le papier et l'imprimerie. Bien des formes d'appropriation des savoirs ont existé à travers les siècles, ce qu'on dénomme aujourd'hui *transfert de technologies*, accompagné des exigences de la propriété intellectuelle, des droits d'auteur, des brevets. Comment peut-on imaginer les échanges savants entre le Moyen Orient, l'Inde et l'Europe sans traductions alors que pharmacologie, médecine, chimie, physique ont voyagé sans frontières ?

Considérons des exemples, comme celui des importations chinoises de l'Inde, du monde arabe et de l'Occident, entre le 3<sup>ème</sup> s. avant JC et le début du 18<sup>ème</sup> s. Les connaissances en astronomie, en médecine, en pharmacopée comme en droit, en art militaire, en mathématiques, en géométrie, en physiologie sont parties souvent vers la Chine par des traductions, à la fois mode d'importation mais aussi source de recherches nouvelles.

Autre exemple : celui des contacts de l'Inde avec le pourtour méditerranéen puis avec Byzance et l'Egypte, dès le 6<sup>ème</sup> s. avant JC. Des ouvrages de médecine, de mathématiques, d'astrologie sont traduits par des savants chinois (3<sup>ème</sup>-5<sup>ème</sup> s.) puis arabes (7<sup>ème</sup> s.), avant - plus tard au 16<sup>ème</sup> s.- que des voyageurs, des marchands portugais, hollandais, anglais permettent l'accès à certaines sciences via le sanskrit et d'autres langues indiennes. Ne trouve-t-on pas à la fin du 19<sup>ème</sup> s. au Bengale, à Delhi des revues scientifiques, des sociétés savantes, héritières de ces lointains contacts ?

Et que dire de Bagdad, florissant carrefour aux 9-10<sup>ème</sup> s. et célèbre pour sa « Maison de la Sagesse » créée en 830 ? On y traduit du grec vers l'arabe, parfois par l'intermédiaire du syriaque, des textes de philosophie, de médecine, d'astronomie ; on y traduit du patrimoine chinois, persan, indien. Ces traductions ne transmettent pas uniquement des réflexions, des méthodes ; elles suscitent également des exégèses, des commentaires ; elles enrichissent la langue arabe.

Malheureusement, des représentations stéréotypées, des discours coloniaux ont recouvert ces multiples échanges à double sens, laissant à penser à la supériorité d'une partie du monde sur les autres continents. Il est temps de nouveau de croiser nos regards entre Orient et Occident et de dépasser mythes et fantasmes des uns sur les autres, comme l'ont suggéré les récents *Rendez-vous (d'histoire) de Blois*, les 13-16 octobre 2011.

Dernier exemple, souvent controversé car réductionniste : celui de l'Ecole dite de Tolède (12-13<sup>ème</sup> s.) alors que c'était toute l'Espagne qui traduisait des œuvres de médecine, de mathématiques, d'astrologie, d'astronomie, de philosophie, souvent à partir de l'arabe. Les traducteurs, agents de diffusion, de vulgarisation, de création (citant, commentant, traduisant), avaient alors des rapports complexes avec le pouvoir, l'Eglise, les mécènes comme Alphonse X (1221-1284). Ils avaient aussi un rôle novateur sur leurs langues, n'hésitant pas à faire des translittérations, des emprunts sémantiques, à créer des termes.

Les résonances savantes entre sphères géo-culturelles différentes sont donc bien anciennes<sup>2</sup> et ne datent pas de la mondialisation actuelle - même si, encore une fois, nos sociétés ont trop fréquemment la mémoire courte et sélective pour les reconnaître pleinement.

Traductions, importations, créations, déplacements ne sont pas l'apanage des philosophies et des sciences.

#### 4. Echanges littéraires

Voilà un domaine qu'on pourrait dire balisé, tant dans nos pays, on associe la traduction aux littératures, à leur émergence «nationale», dès le 15<sup>ème</sup> s. un peu partout - parfois plus tôt, comme en France, parfois plus tard, comme en Finlande. Trois perspectives seront esquissées ici : la socio-traduction ou comment circulent les littératures, les échanges littéraires franco-finlandais comme exemple de rapport asymétrique et de la traduction comme moyen de création de nouveaux genres littéraires. Dans les trois cas, les traducteurs déplacent, importent, conquièrent des formes selon plus une dynamique de résonance que de simple reproduction.

Le flux des échanges littéraires est souvent considéré de manière bilatérale, par exemple entre France et Roumanie, Pays-Bas et Angleterre, Italie et Allemagne, Brésil et Portugal, etc. On sélectionne des auteurs et des textes étrangers puis on tente d'établir des statistiques dans le pays récepteur, comme si les rapports étaient hégémoniques, stables, quasi indépendants des facteurs économiques, des stratégies éditoriales. Certains travaux ont néanmoins suggéré d'autres approches, comme A. Brisset (1990) prenant en considération nombre de paramètres dans les transformations et les résistances d'une littérature, A. Lefevre (1992) avec les notions de patronage, de manipulation, d'idéologie, de réécriture, J.Milton (2001) scrutant la littérature populaire au Brésil (1942-1976) diffusée à travers le Club do Livro, L. Venuti (2002) sur les contradictions des valeurs et institutions culturelles dominantes, ou encore les études assez récentes sur les mécanismes et les effets de la censure et autres conditions de publication et d'existence du métier d'écrivain sur le développement d'une littérature (Merkle et al, 2010) - que ce soit sous des régimes fascistes (Italie, Allemagne, Espagne, Portugal) (Rundle & Sturge, 2010 ; Ballard, 2011) ou des régimes communistes, en Allemagne de l'Est (Thomson-Wohlgemuth, 2009), en URSS, en Tchécoslovaquie, en Pologne, en Hongrie, en Roumanie (Popa, 2020 ; Baer, 2011).

Prenons l'exemple des échanges littéraires finno-français et franco-finlandais, ces derniers étant précédés d'une certaine notoriété du centre (France) qui résonne dans les choix de la périphérie (Finlande) tandis que les premiers sont découvertes de cette périphérie (Gambier, 2008). Les rapports littéraires franco-finlandais, qu'ils portent sur la littérature canonique ou la littérature de gare, commencent au milieu du 19<sup>ème</sup> s. : le premier roman traduit du français (*Guillaume Tell* de Dumas, père) date de 1834. Auparavant, l'élite en Finlande lisait dans les langues étrangères. Entre 1950 et 1990, 621 titres écrits en français ont été traduits dont 26 via une langue-pivot. Parmi les auteurs les plus traduits, on peut citer Simenon, J. Verne, F. Sagan, H. Troyat, A. Dumas (père), Balzac, Maupassant...mais aussi, grâce à leurs prix littéraires, S. de Beauvoir, M. Tournier, M. Duras. Ce qui n'exclut pas, dans les premiers, de trouver G. de Viliers (*S.A.S*), Benzoni (auteure de *Marianne, Juliette*), A. Golon (*Angélique*), J.Bruce (*Agent OSS 117*), F. Dard (*San Antonio*). Seulement sept maisons d'édition tirent leur épingle du jeu dans ces échanges, contre un nombre élevé de traducteurs (198 pour 621 ouvrages - soit trois ouvrages en moyenne par traducteur). Détail significatif : l'écart entre la date de sortie

de l'original et celle de la traduction s'est réduit au fur et à mesure qu'il y avait davantage de traductions du français sur le marché finlandais. Les chiffres indiquent une claire corrélation entre les *grandes* maisons d'édition, le nombre de traductions disponibles et le nombre de traductions par traducteur, comme si se développait une fidélisation réciproque, un renvoi d'ascenseur entre les agents.

A l'inverse, les rapports finno-français sont plus irréguliers : avec peu de traductions à partir du finnois/suédois de Finlande avant 1980 et 116 titres traduits entre 1980 et 2000, dispersés entre 45 éditeurs. De la périphérie au Centre, on a davantage d'extra-traductions c'est-à-dire subventionnées par le Fonds finlandais d'aide à la traduction, le Centre de promotion du livre finlandais (FILI) et le Centre national du livre (en France).

Si on considère les rapports littéraires finno-anglais (Grande-Bretagne) entre 1945 et 2003, on constate aussi le faible nombre de traductions (28) en 60 ans, à l'inverse des traductions anglais-finnois. La comparaison de la production entre 1955-1959 et 1990-2003 amène cependant à noter des différences entre ces deux périodes : les traductions actuelles sont plus complètes (sans coupures ni omissions), plus directes (et moins par l'intermédiaire du suédois) ; elles sont également plus subventionnées (appuis institutionnels au détriment des contacts personnels, comme naguère) mais donnent lieu aussi à moins de comptes rendus et de rééditions (Heikkanen, 2010).

Troisième perspective : de la traduction comme source de nouveaux genres, en se limitant à titre d'illustration, à la science-fiction. Avant de se pencher sur la pénétration du roman réaliste américain en France entre 1920 et 1969, c'est-à-dire sur le rôle de traducteurs comme M. Coindreau et M. Duhamel dans les effets des romans de H. James, J. Dos Passos, E. Hemingway, F.S. Fitzgerald... sur la littérature française et la légitimité accrue des Etats-Unis dans la littérature d'après-guerre (Gouanvic, 2007), Gouanvic (1999) avait étudié un genre romanesque adjacent, à savoir la science-fiction, ou comment la science-fiction (elle-même issue en partie des traductions de J. Verne en anglais) s'était implantée dans le paysage culturel français des années 1950. Cette implantation, précédée par exemple des traductions des ouvrages de H.G. Wells dans les années 1909-1914, a pris place grâce à des écrivains-traducteurs comme R. Queneau, M. Pilotin, B. Vian qui n'ont pas hésité à recourir à des pseudonymes, à des pseudo-traductions pour mieux diffuser le genre. Elle s'est consolidée par des collections comme *le Rayon fantastique* ou encore par des revues comme *Galaxie*. Les mêmes stratégies (pseudo-traductions, collection *Magus*, etc.) ont été également suivies dans les années 1980-1995 pour importer ce genre, alors relevant encore souvent de la paralittérature, dans une littérature périphérique (la Hongrie) - sauf que le système éditorial passait en même temps d'une économie centralisée à une économie de marché (Sohár, 1999). Les traductions, à diverses époques, sous différentes contraintes, mettent donc bien en résonance systèmes littéraires, genres, les font évoluer, avec un effet boomerang sur les contextes de départ.

Après ces aperçus rapides sur la traduction dans ses enjeux langagiers, philosophiques, scientifiques, littéraires, on doit s'interroger sur un défi qui les subsume : la problématisation de l'histoire en traduction.

## 5. Défi : problématiser l'histoire en traduction

Comment écrire l'histoire d'un travail toujours réinventé, inachevé ? Mais d'abord quel est son ou plutôt ses objets ? On peut en distinguer au moins quatre :

- l'histoire des traductions (effets des textes traduits, leur réception, leur manière de construire du sens)
- l'histoire des pratiques traductionnelles (les normes et stratégies possibles, reconnues, dominantes, acceptables à un moment donné)
- l'histoire des traducteurs, comme agents médiateurs
- l'histoire des réflexions traductologiques, telles qu'exprimées dans des encyclopédies, des anthologies, des monographies spécialisées, des préfaces, etc.

Ces objets sont perçus, exprimés alors dans différents types de discours historiographiques qui peuvent être :

- des récits anecdotiques
- des énoncés métaphoriques
- des narrations événementielles où un narrateur se fait plus ou moins objectif, en suivant un ordre chronologique, un ordre mémoriel, un ordre dialectique, un ordre didactique, etc.
- des profils biographiques individuels où se croise, à des degrés variables, le destin collectif
- des rapports où sont établies les interrelations entre politique linguistique, politique traductionnelle, politique éditoriale, histoire culturelle, selon une corrélation rigide ou une logique ouverte, sans surinterprétation ni anachronisme ni surdétermination.

En écrivant ces histoires en traduction, les traductologues pourraient faire avancer le rôle, la place de la traduction et des traducteurs dans l'histoire mais aussi souligner ce que traductions et traducteurs disent, de par leur choix, sur l'histoire, sur ses mouvements, sur ses contradictions - par exemple sur les différentes formes et étapes des mondialisations au 16<sup>ème</sup>, au 19<sup>ème</sup>, au 20<sup>ème</sup>, au 21<sup>ème</sup> s.<sup>3</sup>, dans la consolidation ou l'extension (ou pas) des régimes dictatoriaux, dans le développement postcolonial, dans l'histoire des langues, des idées, des littératures, des religions, etc.

Cette double résonance - ce que l'histoire dit des traductions et des traducteurs, ce que les traductions et les traducteurs disent sur l'histoire - sortirait, à n'en pas douter, la traductologie de son territoire restreint. Elle donnerait une nouvelle dimension à l'interdisciplinarité, tant prétendue et si peu pensée.

## En guise de conclusion

Les traducteurs ne sont pas seulement des prospecteurs et des importateurs de valeurs, de genres. Ils mettent aussi en doute leurs propres références, celles de leur *tribu* (Mallarmé, 1877). Ce qu'ils font résonnent sur leur propre culture,

en ondes plus ou moins rapides. Ce qui permet de revenir sur la traduction comme double subversion - subversion des conditions premières de production de sens (en langue de départ) et subversion des normes, des schèmes, dans lesquelles le texte d'arrivée s'inscrit, est nouvellement reçu.

## Bibliographie

Bachelard, Gaston. 1942. *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*. Paris : Librairie José Corti.

Baer, Brian (ed.) 2011. *Contexts, Subtexts, and Pretexts. Literary Translation in Eastern Europe and Russia*. Amsterdam / Philadelphia: J. Benjamins.

Balibar, Renée. 1993. *Le colinguisme*. Paris : PUF. Que sais-je ? Numéro 2796.

Ballard, Michel (ed.). 2011. *Censure et traduction*. Arras : Artois UP.

Benvenite, Emile. 1969. *Le vocabulaire des institutions européennes* (2 volumes). Paris : Ed. de Minuit.

Brisset, Annie. 1990. *Sociocritique de la traduction. Théâtre et altérité au Québec (1968-1988)*. Longueuil : Editions du Préambule.

Cassin, Barbara (dir.). 2004. *Vocabulaire européen des philosophies. Des intraduisibles*. Paris: Le Seuil. Accessible en ligne: <http://www.intraduisibles.org>

Delisle, Jean & Judith Woodsworth (eds). 2007 (1995). *Les traducteurs dans l'histoire*. Ottawa: PU Ottawa.

Duris, Pascal (ed.). 2008. *Traduire la Science. Hier et aujourd'hui*. Pessac : Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.

Even-Zohar, Itamar. 1990. *Polysystem Studies, Poetics Today* 11 (1).

Gambier, Yves. 2008. Entre littérature populaire et belles lettres: asymétrie des rapports franco-finlandais, in : Gisèle Sapiro (dir.) *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, 333-346. Paris : CNRS Editions.

Gambier, Yves. 2010. Translation, strategies and tactics, in Gambier Yves & Luc Van Doorslaer (eds). *Handbook of Translation Studies*, 412-418. Amsterdam / Philadelphia: J. Benjamins.

Gouanvic, Jean-Marc. 1999. *Sociologie de la traduction. La science-fiction américaine dans l'espace culturel français des années 1950*. Arras : Artois PU.

Gouanvic, Jean-Marc. 2007. *Pratique sociale de la traduction. Le roman réaliste américain dans le champ littéraire français (1920-1960)*. Arras : Artois PU.

Heikkanen, Raila. 2010. *Englanniksiko maailmannaineeseen? Suomalaisen proosakaunokirjallisuuden kääntäminen englanniksi Isossa-Britanniassa vuosina 1945-2003*. (Vers une réputation mondiale en anglais? Traduction de la prose finlandaise en anglais en Grande-Bretagne, entre 1945 et 2003). Thèse de doctorat soutenue le 25.9.2010. Accessible en ligne : <http://urn.fi/URN:ISBN:978-952-10-6436-4>

Hermans, Theo. 2007. Translation, Irritation and Resonance, in : Wolf Michaela. & Alexandra Funkari (eds). *Constructing a Sociology of Translation*, 57-75. Amsterdam/Philadelphia: J. Benjamins.

- Langage et Société* 83-84, mars-juin 1998. Colinguisme et lexicographie.
- Lefevre, André. 1992. *Translation, Rewriting, and the Manipulation of Literary Frame*. London / New York: Routledge.
- Mallarmé, Stéphane. 1877. Le Tombeau d'Edgar Poe, in : *Œuvres complètes*, 1998-2003 (2 volumes). Paris : Gallimard, La Pléiade.
- Merkel, Denise, Carole O'Sullivan, Luc Van Doorslaer & Michaela Wolf (eds). 2010. *The Power of the Pen. Translation and Censorship in 19th c. Europe*. Vienne: Lit Verlag.
- Milton, John. 2001. Translating Classic Fiction for Mass Markets. The Brazilian Clube de Livro. *The Translator* 7 (1), 43-69.
- Montgomery, Scott. 2002. *Science in Translation. Movements of Knowledge through Cultures and Time*. Chicago: Chicago UP.
- Montgomery, Scott. 2010. Scientific Translation, in: Gambier Y. & L. Van Doorslaer (eds). *Handbook of Translation Studies*, 299-305. Amsterdam / Philadelphia: J. Benjamins.
- Nygård, Stefan. 2011. *Henri Bergson i Finland. Reception, rekontextualisering, politisering*. Helsinki: Svenksa litteratursällskapet i Finland.
- Olohan Maeve & Myriam Salama-Carr (eds). 2011. Science in Translation. *The Translator* 17 (2).
- Popa, Ioana. 2010. *Traduire sous contraintes. Littérature et communisme (1947-1989)*. Paris : CNRS Editions.
- Predazzi, Francesca & Vanna Vannuccini. 2007. *Petit voyage dans l'âme allemande*, traduit par Nathalie Bauer. Paris : Grasset.
- Riikonen, H.K., Urpo Kovala, Pekka Kujamäki & Outi Paloposki (eds). 2007. *Suomennos kirjallisuuden historia* (Histoire de la littérature traduite en Finlande). 2 volumes. Helsinki : SKS (Suomalaisen Kirjallisuuden Seura)
- Rundle Christopher & Kate Sturge (eds). 2010. *Translation under Fascism*. London: Palgrave Macmillan.
- Sohár, Anikó. 1999. *The Cultural Transfer of Science Fiction and Fantasy in Hungary 1989-1995*. Berne: Peter Lang.
- St Pierre, Paul & Prafulla C. Kar (eds). 2007 (2005). *In Translation - Reflections, Refractions, Transformations*. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins.
- Stockhorst, Stephanie (ed.). 2010. *Cultural Transfer through Translation. The Circulation of Enlightened Thought in Europe by means of Translation*. Amsterdam / New York: Rodopi.
- Thomson-Wohlge-muth, Gaby. 2009. *Translation under State Control. Books for Young People in the German Democratic Republic*. London / New York: Routledge.
- Venuti, Lawrence. 1998. *The Scandals of Translation. Towards an Ethics of Difference*. Abingdon: Taylor & Francis.
- Wright, David. 2000. *Translating Science. The Transmission of Western Chemistry into Late Imperial China 1840-1900*. Leiden / Boston: Brill.

## Notes

<sup>1</sup> Les exemples cités ici et après sont tirés de Delisle & Woodsworth (eds), 2007.

<sup>2</sup> Pour des périodes plus récentes, on peut se reporter à D. Wright (2000), S. Montgomery (2002, 2010), P. Duris (2008) et à M. Olohan & M. Salama-Carr (2011).

<sup>3</sup> Par exemple sur les relations traductionnelles autour de l'Océan Indien - l'Orient sinisant et l'Orient arabo-persan, comme premier espace interconnecté avant l'ère de la mondialisation « européenne », avant l'« orientalisme » construit au 19<sup>ème</sup> siècle. Ou encore sur les relations traductionnelles de la globalisation technologique du 21<sup>ème</sup> siècle.